Notices nécrologiques

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **45 (1940-41)**

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Notices nécrologiques

Maurice Mœckli

(1893-1941)

Un grand deuil est venu frapper l'Emulation, comme l'Ecole jurassienne et la population entière de La Neuveville. Maurice Mœckli, proviseur du Progymnase, maire de La Neuveville, capitaine, a succombé le 20 décembre 1941 aux suite d'une terrible chute qu'il avait faite le 8 avril, étant au service militaire dans le Jura. Neuf mois durant, il a supporté avec une patience admirable, un courage de soldat et une résignation de chrétien, des souffrances de plus en plus pénibles. Il passa huit mois à l'hôpital de Delémont et fut transporté à Berne à l'hôpital de l'Ile. On mettait un dernier espoir dans un traitement qu'il devait y subir. A la grande douleur de sa famille et de ses amis, cet espoir ne s'est pas réalisé. Le 23 décembre, l'armée et la population faisaient à Maurice Mœckli des obsèques solennelles.

La vie de Maurice Mœckli est une ligne toute droite et une ascension. Né à La Neuveville le 18 septembre 1893, troisième fils d'une nombreuse et belle famille, il entama, une fois l'école terminée, un apprentissage de banque. Mais, à l'exemple paternel, il il était fait pour l'enseignement. Il entra à l'Ecole Normale dont il fut un des meilleurs élèves. Son diplôme obtenu, il enseigna à Courrendlin, de 1913 à 1917. Puis il entreprit, à Neuchâtel et à Berne, des études universitaires qu'il couronna par le brevet de maître secondaire et une thèse remarquable sur la Révolution française et les écrivains suisses romands. Ce travail le classe en bon rang parmi nos écrivains jurassiens. Il avait été conçu et exécuté sous la direction de Gonzague de Reynold, auquel Maurice Mœckli vouait une reconnaissance particulière. De 1918 à 1920, il enseigna à l'Ecole secondaire de St-Imier. Son activité y fut hautement appréciée.

Mais il y avait sa Neuveville, nid de beauté penché sur l'onde, et à laquelle il faut revenir quand on y a tous ses souvenirs. En

1920, un poste étant devenu vacant au progymnase, Maurice Mœckli y fut nommé.

Dès lors, sa vie est tracée. Aimé et respecté de ses élèves, qui l'admirent, il se donne tout entier à sa tâche, qui pourtant ne suffit pas à épuiser ses forces. En 1939, il devient proviseur du Progymnase. Il joue un rôle de premier plan au Chœur d'hommes Union, qu'il préside quelque temps. En 1920, il devient secrétaire de l'Emulation, à laquelle il a toujours voué un vif intérêt. Il a présenté en section plusieurs travaux remarquables et par le fond et par la forme.

En 1932, la confiance dont il jouissait dans tous les milieux de la population lui valut d'être appelé à la plus haute magistrature municipale. Devenu maire de La Neuveville, Maurice Mœckli apporta à sa nouvelle tâche toutes ses belles qualités, sans aucune ambition mesquine et dans la seule idée de servir. Avec la collaboration d'un conseil qui lui était tout dévoué, il fit du bel et bon travail, et sut entretenir avec Berne des relations parfaites. Et quand il s'agissait de recevoir des hôtes du dehors, autorités, sociétés, personnages officiels ou particuliers, il y déployait un véritable talent, et faisait de l'hospitalité neuvevilloise quelque chose de parfait, cordial et distingué tout à la fois.

Il sut se faire apprécier au delà des petites frontières municipales, et devint membre de la Commission des recours de la Caisse d'assurance des instituteurs bernois, de la Commission de révision du plan d'études des écoles moyennes, du Comité central de la Société jurassienne de développement, président de la Société pédagogique jurassienne. Il déploya la plus heureuse activité en qualité de membre du Comité de protection des rives du Lac de Bienne.

Ce qu'il fut comme officier, on l'entendit lors des obsèques, de la bouche des colonels Farron et Rebetez, qui tous deux lui rendirent un éclatant témoignage.

La Neuveville pleurera longtemps un magistrat intègre, qui avait mis toute sa belle intelligence et tout son dévouement au service de la cité.

A. G.

Camille Flotron

(1886-1941)

Après une solide formation commerciale à Bienne, à Genève et à Londres, Camille Flotron devint employé à La Chaux-de-Fonds, dans la fabrique de ressorts Ulysse Sandoz-Robert, dont il reprit

la succession en 1911. Son tempérament de lutteur lui fit bientôt prendre une part active aux intérêts horlogers. D'abord membre du Comité local, puis du Comité central de la Société suisse des fabricants de ressorts, il entra, en 1931, au Comité central de l'UBAH, (Union des branches annexes de l'horlogerie) dont il devint le président en 1933. Dès lors, il se dépensa sans compter pour assurer les destinées de cet important groupement et le représenta efficacement au sein de la Société générale de l'horlogerie suisse (Superholding).

C'est en rentrant d'une séance de l'UBAH qu'il trouva une mort, aussi brutale que prématurée, avec l'un de ses collègues, lorsque le taxi, dans lequel ils avaient pris place, fut tamponné au passage à niveau de Corcelles. (7 mai 1941).

Homme actif, débrouillard, d'un sens commercial parfait, Camille Flotron était également passionné du service militaire. Déjà jeune officier dans l'autre guerre, ensuite devenu capitaine, on lui confia, dans celle-ci, le rôle de veiller au bien-être du soldat, (sport, loisirs et œuvres sociales) tâche où il eut l'occasion de déployer toutes ses qualités. Les discours prononcés à ses obsèques militaires, témoignèrent de la gratitude de l'armée et des organisations horlogères. Ses amis de l'Emulation de La Chaux-de-Fonds garderont le souvenir de ce bon membre qui apparaissait aux séances en coup de vent et répandait aussitôt dans l'assemblée, le fluide de sa bonne humeur.

H. J.

Samuel Chopard

(1885-1941)

Le 20 février 1941, Samuel Chopard a fermé les yeux pour toujours.

Né le 14 novembre 1885, à Sonvilier, il y passa sa jeunesse. Après avoir fait ses humanités au Gymnase de La Chaux-de-Fonds, il s'immatricula à la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne. Samuel Chopard eût très certainement donné un excellent pasteur, car il connaissait les qualités et les défauts humains, et surtout les misères et les besoins de ses concitoyens du Jura.

Mais le sort ne voulut pas que Samuel Chopard réalise le vœu le plus cher de sa jeunesse. Divers motifs l'obligèrent à interrompre une carrière à laquelle il semblait prédestiné. C'est alors qu'il entra, le 1er mars 1911, au service de la Confédération, à

l'Office de la statistique, où il demeura jusqu'en 1918, quand il fut transféré à l'Administration fédérale des contributions. Son énergie, ses capacités, le firent rapidement avancer jusqu'au poste de secrétaire. Il eût certainement pu accéder plus haut encore, mais sa modestie innée le retint. Il avait un plaisir tout particulier aux travaux de rédaction et de traduction, que sa grande culture lui permettait d'effectuer parfaitement. Vers la fin de sa carrière, il se plaisait encore à citer Homère ou Horace.

Chef de famille modèle, fonctionnaire consciencieux, Samuel Chopard se donna entièrement aux siens et à son travail. Féru de sténographie, il dirigea plusieurs cours du système Aimé Paris. Une partie de ses loisirs était également consacrée à la photographie, qui le passionnait.

Il ne manqua jamais à l'amitié et avait conservé pour sa Patrie jurassienne une affection profonde. C'est par et pour elle, qu'il entra dans la Société jurassienne d'Emulation.

La mort subite de son frère, décédé deux semaines avant lui, fut un coup fatal peut-être, car des liens étroits l'unissaient à lui.

Samuel Chopard s'en alla après quelques mois de maladie. Ses amis, collaborateurs, conservent de lui le souvenir d'un être aimable, bon et d'un caractère noble.

Qu'il repose en paix!

Ro.

H.-Bertrand Girod

(1863-1941)

C'est un vrai jurassien qui nous a quittés avec H.-Bertrand Girod. Un fidèle Emulateur aussi, qui s'est toujours intéressé à la vie de notre société, dont il appréciait particulièrement les « Actes ».

S'il est une vie bien remplie, ce fut la sienne:

H.-Bertrand Girod était originaire de Pontenet. Né le 18 février 1863, il fit son progymnase à Bienne. Après quelques mois de stage dans une étude d'avocat et notaire, il entrait le 15 novembre 1880, à la Poste, au Locle, en qualité d'apprenti. Il devait y faire une carrière rapide et brillante. Aspirant en 1882, il est déjà commis postal en 1883, aide-reviseur au Contrôle général des postes à Berne en 1892, reviseur en 1894, reviseur de 2me classe en 1898, reviseur de 1re classe en 1903, adjoint en 1911, 2me chef de section en 1915 et 1er chef de section jusqu'à sa mise à la retraite, le 31 décembre 1929.

H.-Bertrand Girod est demeuré célèbre au Contrôle général des postes, où il avait réussi ce tour de force de faire apprécier dans l'administration son rare esprit d'initiative. Il est vrai que sa tâche n'avait pas de secrets pour lui. Aussi n'est-il guère de propositions ou de suggestions qu'il ait faites, qui n'aient reçu une suite positive. On disait de lui qu'il remplissait son poste au vrai sens du mot... par la voix aussi parfois. Car il avait le verbe haut et surtout fort, si bien que dans le cercle de ses amis, on l'avait surnommé le « Lautsprecher ». Mais, sous ses dehors un peu rudes, il cachait un cœur plein de bienveillance pour ses subordonnés.

Son travail très absorbant n'empêcha pas H.-Bertrand Girod d'en distraire quelques heures qu'il consacrait à la culture physique et à ses amis. Esprit altruiste, il enseignait le français aux « Jeunes commerçants » et était secrétaire-traducteur de nombreux groupements cantonaux ou fédéraux. Il entra à l'Emulation le 27 septembre 1926 et nous resta constamment fidèle.

Le sort ne lui avait pas ménagé ses coups. Orphelin très jeune, il eut l'immense douleur de perdre sa femme en 1910 déjà. Il en souffrit d'autant plus qu'il n'avait pas d'enfant et reporta, dès lors, son affection sur ses neveux et nièces.

Une terrible maladie le minait depuis quelques années. Il en suivait toutes les évolutions et connaissait son issue. Mais jamais il ne se laissa abattre.

Nous conservons de lui le souvenir d'un être à l'esprit très vif, jovial, tout en rondeur, comme un homme petit et gros qu'il était, un peu bourru, mais qui possédait un cœur d'or et pratiquait un patriotisme jurassien fervent.

Paix à ses cendres. Ro.

Jules Geiser

(1863-1940)

Le 29 octobre 1940 est décédé à Genève, dans sa 78me année, M. Jules Geiser, membre du groupe de Genève de l'Emulation jurassienne.

Homme affable et conciliant, il laisse d'unanimes regrets dans tous les milieux qu'il fréquentait.

Il était assidu aux séances de l'Emulation, pour autant que l'état de sa santé lui permettait au cours des dernières années. Car il s'en est allé après une longue maladie, qui lentement le minait. De tout temps, le défunt s'intéressait modestement aux diverses

activités de l'Emulation, et, même sur son lit de souffrances, il réclamait des nouvelles des assemblées et sorties du groupe, toujours intéressantes, auxquelles il prenait grand plaisir à assister.

Feu Jules Geiser est né à Tavannes, le 30 avril 1863. Après avoir suivi les écoles de ce village, il a fréquenté pendant deux ans l'école secondaire de Bienne. C'est à Porrentruy ensuite qu'il a complété son instruction en suivant durant trois années les cours de l'Ecole cantonale.

Revenu à Tavannes, il entre dans la fabrique d'horlogerie de son père, étant chargé principalement du travail administratif et de l'entretien des relations avec les clients. Il a ainsi l'occasion de faire plusieurs voyages à l'étranger.

A la mort de son père en 1890, il ne continue pas la fabrication de montres, mais il entre dans celle des ressorts, en reprenant le commerce de sa tante à Sonvilier, où il reste jusqu'à son départ définitif pour Genève, en 1909.

A Tavannes, Jules Geiser s'intéresse à la vie des sociétés de gymnastique, de tir et de chant, dont il est membre et où il remplit différentes fonctions dans les comités. On le compte parmi les fondateurs de la Société de gymnastique. A Sonvilier également, il prend part à l'activité des sociétés locales.

Il fait partie pendant plusieurs années de la Commission de la Banque Populaire suisse, à Saint-Imier.

Au militaire, le défunt a donné une large part de son existence. Incorporé dans les troupes d'administration, il est parvenu au grade de major. Comme tel, son dernier service a été celui de 1914-18 où, à la Direction des Etapes, (ravitaillement) il a servi durant 1606 jours.

A Genève, il passe tranquillement les dernières années de sa vie, en s'occupant de diverses représentations.

Figure calme et reposante, Jules Geiser a toujours été de bon conseil pour sa famille et un ami sûr pour son entourage. D'une nature confiante, que de services n'a-t-il pas rendus, pour lesquels il n'a pas toujours été payé de reconnaissance.

Très aimé de ceux qui connaissaient sa nature et son caractère, il laisse parmi eux le meilleur souvenir.

J. Sch.

Ernest Juillard-Gyger

(1884-1940)

Ernest Juillard, de la belle famille des grands fabricants d'horlogerie de Cortébert, n'était à Genève que depuis 1939, où il s'était retiré pour se soigner.

Il éprouva immédiatement le besoin de revoir ses compatriotes et il fut alors un membre assidu de la Société jurassienne d'Emulation, Section de Genève, où il eut le plaisir de retrouver d'anciens intimes. On le vit à chaque colloque du mercredi, joyeux d'entendre parler du pays.

Sa dernière grande satisfaction fut la soirée annuelle du 7 décembre 1940, à laquelle il participa allègrement jusqu'à la fin, en compagnie d'un ami venu de St-Imier.

Deux jours après, Ernest Juillard n'était plus, et voici ce que dit un journal du Vallon, au sujet de ce bon jurassien :

« M. Ernest Juillard-Gyger, fils aîné de la cinquième génération des Juillard, vient de mourir à Genève, où il s'était retiré. Dans sa jeunesse, le défunt fréquenta l'Ecole secondaire de St-Imier, entra à l'Ecole d'horlogerie de ce lieu, puis suivit les cours du Technicum de Berthoud. Il partit ensuite pour l'Allemagne, séjourna à Berlin et à Wurzbourg, puis revint à Cortébert pour s'y fixer définitivement, après la mort de son oncle, M. Emile Juillard. Ernest Juillard prit une part active au développement de la fabrique d'horlogerie Cortébert Watch Co. et, avec ses frères et cousins, travailla à l'extension progressive de l'usine. En 1934, son état de santé l'obligea à se retirer peu à peu des affaires, mais il eut encore le privilège d'assister au 150me anniversaire que célébra dernièrement la Cortébert Watch Co. Les affaires communales ne laissèrent pas M. Juillard indifférent, et durant plusieurs années, il il fut membre du Conseil municipal et vice-maire. Ernest Juillard aimait la nature, et dans son jeune âge, les Alpes l'attirèrent et il fit plusieurs ascensions. Il était membre vétéran du Club Alpin suisse, groupe Chasseral, de la Section de La Chaux-de-Fonds. Le Ski-club de St-Imier perd également en lui un membre dévoué. »

Dr G. C.

Dr Emile Cuttat

(1856-1941)

Le 8 janvier 1941, M. le Dr Emile Cuttat mourait à Genève, le jour même de son 85me anniversaire.

Né à Delémont, le 8 janvier 1856, il fréquenta les écoles primaires et secondaires de sa ville natale, puis l'Ecole cantonale de Porrentruy. Ayant obtenu son certificat de maturité, il s'inscrivit à la Faculté des sciences de l'Université de Bâle, avec l'intention de se vouer à l'enseignement supérieur. Toutefois, sur les conseils

de son frère, Alfred Cuttat, vice-directeur de la Régie des alcools, à Berne, il décida d'étudier la médecine. Dès lors, sa carrière fut définitivement tracée. Il fit son premier propédeutique à Bâle, fréquenta les universités de Zurich, Tübingen, puis de Berne, où il termina ses études et obtint le diplôme de Docteur en novembre 1879, en même temps que son ami, M. le Dr Sahli, qui devint plus tard professeur de médecine interne à la Faculté de Berne.

Pour compléter ses études, il fit un stage d'une année à Zurich, chez le Dr Zehnder, praticien à nombreuse clientèle, chez qui il s'initia à la pratique de la médecine générale. Enfin, pour enrichir ses connaissances, pendant six mois, il fréquenta divers hôpitaux de Paris.

Sur les conseils du Professeur Girard, alors à Berne, il débuta dans la carrière à Renan. Son rayon d'activité comprenait, outre le village : Sonvilier, la Montagne et s'étendait jusqu'aux Bois, dans les Franches-Montagnes. Le poste était pénible : par tous les temps, en toute saison, il fallait vlsiter des malades qui, parfois, habitaient hors de toute voie de communication directe ; il s'y rendait tantôt à cheval, tantôt en voiture, ne ménageant ni ses forces, ni ses peines.

C'est pendant ce stage à Renan, qu'il épousa Mademoiselle Jeannerat, de Delémont, fille du notaire de ce nom.

En 1884, il s'installa à St-Imier, où il se créa rapidement une nombreuse clientèle.

Le Dr Cuttat manifesta toujours un goût très prononcé pour la chirurgie. A Berne déjà, il suivait avec un vif intérêt les cours du célèbre chirurgien Kocher, pour lequel il avait une grande admiration. Aussi, de St-Imier et pendant bien des années, il se rendait chaque semaine chez le spécialiste renommé, pour se perfectionner dans cette branche de la médecine.

En qualité d'attaché à l'Hôpital de St-Imier, à force d'énergie et de ténacité, il réussit, non sans peine, à créer une division chirurgicale avec salle d'opérations. Dans ce domaine, il fut un « self made man » et rendit de précieux services à la population du Vallon. De 1910 à 1919, il travailla en collaboration avec son fils.

Au printemps 1909, en qualité de capitaine-médecin, il eut le malheur de contracter une grippe compliquée d'otite : il en résulta une infirmité (surdité partielle) qui le fit beaucoup souffrir moralement et l'obligea à se démettre de ses fonctions officielles ; cependant, il était dans la force de l'âge.

Grâce à son énergie, il continua à pratiquer son art en se vouant désormais uniquement à sa clientèle et à son cher hôpital, jusqu'à l'heure de la retraite qui sonna pour lui en 1928.

Le Dr Cuttat aima sa profession, pratiqua son art avec un véritable zèle d'apôtre. Travailleur infatigable, avide de s'instruire,

de connaître, son esprit de recherches ne le quitta jamais ; même pendant sa retraite, il tenait à être au courant des découvertes de la médecine moderne.

Le Dr Cuttat fut le vrai type du médecin de famille. Très apprécié, on avait grande confiance en lui ; preuve en est que nous pourrions citer des cas où il a soigné quatre générations de la même famille. D'un abord sévère, il savait faire acte d'autorité, imposer sa volonté, mais aussi encourager les patients, les stimuler, et fortifier le moral chez les défaillants. Tous ceux qui l'ont connu garderont un souvenir ému de ce bienfaiteur de l'humanité qui s'est tant dépensé pour soulager les maux de ses semblables.

En dehors de ses occupations professionnelles, le Dr Cuttat s'occupa beaucoup de la chose publique. Sa grande passion fut l'école. Nous rappellerons surtout son activité comme membre de la Commission de l'Ecole secondaire dont il assuma la présidence pendant dix ans. Sous son égide, cet établissement connut une des périodes les plus prospères. Il sut lui donner un prestige remarquable, cherchant avant tout à associer de plus en plus la famille et l'école. Ceux qui ont assisté aux séances de clôture de fin d'année, à la halle de gymnastique de St-Imier, présidées par le Dr Cuttat, n'oublieront jamais l'éclat de ces cérémonies. Tout le village y assistait et, nombreux, les anciens élèves avaient du plaisir à s'y donner rendez-vous, chaque année, pour témoigner leur reconnaissance à cette école qui les avait préparés pour leur carrière future.

Pendant près de vingt ans, le Dr Cuttat, enseigna l'hygiène à l'Ecole ménagère de St-Imier. Il fut membre de la Commission de l'Ecole cantonale de Porrentruy, membre du Conseil d'administration de l'Hôpital de l'Isle, à Berne, et de diverses autres commissions. On ne faisait jamais appel en vain à ses services et ses conseils furent toujours fort appréciés.

Le Dr Cuttat fut un intellectuel dans toute l'acception du mot. Avant d'être frappé par l'infirmité à laquelle nous avons fait allusion, il était un membre très assidu de la section d'Emulation de St-Imier. Il fréquentait régulièrement les séances et savait, à l'occasion faire profiter l'auditoire de ses recherches littéraires. Nous citerons, par exemple, l'étude très fouillée qu'il donna sur Molière, pour qui il avait une grande admiration.

Il aima beaucoup son Jura ; quoiqu'éloigné de sa petite patrie, « rien de ce qui s'y passait ne lui était étranger ».

A Genève, où il jouit d'un repos bien mérité, il trouva dans la lecture une précieuse source de consolation qui lui donnait l'occasion de satisfaire son esprit toujours avide d'apprendre.

Malgré son grand âge, le Dr Cuttat a conservé jusqu'à ses derniers moments cet esprit vif que nous lui connaissions. Il s'ani-

mait dans la discussion, défendant avec ardeur les nobles causes, s'élevant avec indignation contre l'iniquité. Il avait son franc-parler, exprimait son opinion sans réticences, qu'elle plût ou non: c'était un homme de caractère.

Selon son désir, ses cendres furent transportées à Delémont et confiées à cette terre jurassienne qu'il a tant aimée, auprès de la dépouille mortelle de celle qui fut la digne compagne de sa vie.

Qu'il repose en paix.

Ch. S.

Georges Gagnebin

Fabricant d'horlogerie

C'est avec un sentiment de profond regret que la Section de Tramelan apprenait le 28 mai 1941, le décès de son fidèle membre, M. Georges Gagnebin, enlevé à l'affection des siens après une maladie vaillamment supportée.

M. Gagnebin, après avoir cherché sa voie quelque temps, avait fini par se consacrer à l'horlogerie, en collaborant, plusieurs années durant, à la direction d'un comptoir de la place. Plus tard, il prit seul la conduite de l'entreprise qui porte son nom, et à laquelle il donna un essor réjouissant, grâce à son travail et à son esprit d'initiative. Certes, il connut les difficultés inhérentes à toutes exploitations industrielles, surtout en temps de crise, comme celle qui frappa le pays de 1930-1937.

Mais des jours meilleurs semblaient devoir lui être réservés, lorsque tout d'un coup, une maladie le terrassa littéralement. Depuis lors, sa vie fut partagée entre les séjours à l'hôpital et de brèves rentrées au foyer familial. Et dernièrement, ayant consenti à subir une intervention chirurgicale, il repartait pour Bâle, avec un reste d'espoir. Mais, hélas, la mort impitoyable l'enlevait, après qu'il eut courageusement affronté son ultime épreuve.

En dehors de son activité professionnelle, M. Georges Gagnebin s'intéressa à la vie publique. Il fit partie, plusieurs années, de la Commission d'impôt, du Conseil municipal et occupa le poste d'adjoint-maire et de président du parti libéral jurassien.

Malgré ses occupations multiples, il s'intéressa de tout temps aux sociétés locales. La gymnastique, le foot-ball, la musique, le Ski-club, le Club alpin, comptaient en lui un fervent soutien et, lors de leurs manifestations, ils ne faisaient jamais appel en vain à son inlassable dévouement. Mais Georges Gagnebin était aussi depuis de nombreuses années un membre fidèle de l'Emulation. S'il ne portait pas présence à toutes les séances de notre société,

il ne s'intéressait pas moins à son activité et à ses publications périodiques, auxquelles il réservait toujours un accueil empressé. Preuve évidente que l'histoire de notre petit pays, son développement artistique et scientifique ne le laissaient pas indifférent.

Georges Gagnebin n'est plus ; il s'en est allé dans sa 53me année, laissant dans l'affliction sa famille et ses amis. Il ne reste de lui que le souvenir, qui vivra, il est vrai, à jamais dans le cœur de tous ceux qui avaieut appris à l'aimer et à l'estimer.

C. C.

Henri Rougemont

(1880-1942)

Enfant de Moutier, M. Rougemont en a fréquenté les écoles, d'abord chez sa maman, l'institutrice réputée, puis chez les maîtres, et de 1891 à 1895 à l'Ecole secondaire. Entré en 1895 à l'Ecole normale de Porrentruy, il en sortait en 1899 avec le brevet d'instituteur primaire. C'est à l'Université de Berne qu'il continua ses études, de 1906 à 1908, pour l'obtention du brevet secondaire. Après un stage à Perrefitte, M. Henri Rougemont a enseigné près de 40 ans à Moutier. Maître plein d'enthousiasme et plein de feu, il était aimé de ses élèves, qui travaillaient avec plaisir sous sa direction.

M. Rougemont était un caractère original. Il était légitimement fier de son origine vieille prévôtoise. Il en représentait les qualités de bonhomie, de simplicité et de franchise. Il étudiait le passé et connaissait comme personne son vieux Moutier, les faits et gestes des générations qui ont précédé la nôtre et une foule d'anecdotes plaisantes ou touchantes les concernant. Il a donné à ce sujet des conférences qui furent des événements dans la contrée, et auxquelles le public accourut en masses tellement serrées, qu'il fallut les répéter à plusieurs reprises.

Membre de la section prévôtoise de l'Emulation depuis fort longtemps, M. Rougemont assistait volontiers aux conférences, causeries, organisées sous ses auspices.

Moutier, et tout spécialement le Moutier d'autrefois, le Moutier traditionnel, voyait avec chagrin le mal qui rongeait ce chêne robuste : Henri Rougemont. Avec émotion il a appris que le chêne était abattu, et il a tenu à lui faire d'imposantes funérailles.

G. F.

Charles Chappatte-Farine

Une véritable consternation étreignit notre village de Tavannes quand on apprit le décès survenu le 22 août 1941, à l'âge de 71 ans, de M. Charles Chappatte, chef d'atelier.

Venu très jeune à Tavannes avec son foyer, le défunt occupa rapidement un poste envié à la Tavannes Watch Co. Ses belles qualités d'ordre, de ponctualité, mises au service d'une grande habileté manuelle, lui permirent d'accéder rapidement au poste de chef d'atelier des « cylindres ».

Président d'honneur de sa chère fanfare, président de la Société d'embellissement et de développement de Tavannes, conseiller municipal, conseiller de la paroisse catholique et d'autres fonctions bénévoles, prouvent l'intérêt qu'il portait à la chose publique. Emulateur écouté, rien de ce qui touchait à l'épanouissement de son cher Jura ne le désintéressait. Une foule d'amis l'accompagnèrənt au champ du repos, gardant de lui le souvenir d'un bon citoyen.

Joseph Bonvallat

(1857-1940)

La section de Genève a perdu en Joseph Bonvallat le sénior de ses membres et un des fondateurs de 1930. Il était également fondateur de la Société des Jurassiens de Lausanne en 1912. Rien de ce qu'entreprenaient ses compatriotee des rives du Léman ne le laissait indifférent. Il affectionnait particulièrement la soirée annuelle, où il voulait que l'on chantât « La Rauracienne » sa chanson préférée. La prospérité de la Section lui tenait à cœur et il se réjouissait de constater chaque année ce qu'il appelait « la force vive » de la cause du Jura en dehors de sa petite patrie.

Né le 27 décembre 1857 à Miécourt, il fit ses études à l'Ecole Modèle à Porrentruy, puis au Realgymnasium à Bâle, où il commença ensuite son apprentissage dans une grande maison de transport. Ayant passé une année à Anvers, il revint à Bâle et entra à l'administration des douanes où il occupa successivement des postes à Chiasso, Bâle et Porrentruy. En 1888, nommé au bureau des douanes suisses à Luino (Italie), il en devint quelques années après le chef. Pendant plus de 25 ans, il voua toute son énergie à la bonne marche de l'intense trafic douanier ferroviaire qui s'effectuait alors dans cette gare. C'est aussi à Luino qu'il fonda son foyer, ayant épousé en 1894 Mlle Ida Jolissaint, fille de Pierre Jolissaint, conseiller d'Etat.

Au début de 1914, songeant principalement à l'instruction de ses deux filles, Joseph Bonvallat rentra en Suisse. Il fut alors nommé caissier principal du Vme Arrondissement des douanes à Lausanne, poste qu'il occupa jusqu'au jour où, atteint par la limite d'âge, il dut prendre sa retraite.

Suisse dans l'âme, mais Jurassien avant tout, Joseph Bonvallat est toujours resté profondément attaché au Jura où, pendant de nombreuses années, il aima retourner chaque été avec sa famille. Il avait les solides qualités de sa race, la persévérance, le goût du travail bien fait jusque dans le détail, l'intégrité, la modestie et le sens des réalités. Il aimait profondément la nature, la montagne et les beaux pâturages jurassiens et il cultivait les fleurs avec un rare bonheur. Comme citoyen et comme fonctionnaire, il fut avant tout un homme de devoir.

Il fut l'un des membres fondateurs de l'Association pour la conservation du Château de Pleujouse et membre de la Société Jurassienne d'Emulation depuis 1919. En 1922, il fit don à cette dernière d'une parcelle du terrain qu'il possédait près de Miécourt, sur laquelle elle érigea un monument à l'infortuné lieutenant aérostier Walter Flury, de Granges, tué le 7 octobre 1918 par un aviateur allemand.

Ses cendres reposent au cimetière de St-Imier.

Dr G. C.

Henri Rougemont

(1887-1941)

Il nous a quittés à l'âge de 54 ans seulement. Intelligent, probe et fidèle à la parole donnée, Henri Rougemont a rempli pendant 25 ans les importantes fonctions de géomètre d'arrondissement de Moutier. Avec lui disparaît un citoyen qui était resté très attaché à ses amis et au chef-lieu prévôtois, son lieu d'origine

Dr S. B.

Ed. Boillat-Japy

(1860-1941)

Le 17 octobre 1941 est décédé à Reconvilier, après quelques jours de maladie seulement, Monsieur Ed. Boillat-Japy.

Né en 1860, le défunt a passé toute sa vie dans son village natal, auquel il avait voué une affection et un attachement que

n'avaient pu atténuer ses séjours d'hiver à Genève, où il se rendait depuis nombre d'années.

Monsieur Boillat avait repris à la mort de son père, en 1885, la direction de la Fabrigue d'ébauches Bueche, Boillat & Co, de vieille renommée, et de la Fonderie de laiton, à laquelle il imprima un essor particulier.

C'est à cette dernière entreprise qu'il se consacra, et déjà en 1910 il vendait la Fabrique d'Ebauches et d'Horlogerie à la S. A. la Générale, à Reconvilier, qui en continue l'exploitation.

Industriel avisé, soucieux de maintenir la réputation que les produits de sa fabrication s'étaient acquise, il exerçait une autorité parfois sévère, mais toujours respectée.

Ses collaborateurs gardent de sa mémoire un souvenir ému et affectueux.

C'est en 1917 que Monsieur Boillat décida de se retirer et que la nouvelle Société reprit alors sous le nom de Fonderie Boillat S. A. les laminoirs et la tréfilerie de laiton actuellement en exploitation.

L'activité d'Edouard Boillat ne se manifesta pas dans le seul domaine des affaires et de la métallurgie, mais aussi dans celui de la Paroisse de Reconvilier-Chaindon, dont il fut l'actif Président pendant de longues années.

Simultanément il présida également aux destinées de l'Orphelinat La Ruche et du Foyer d'Education de Loveresse.

Jurassien fermement attaché à son sol, industriel aux idées larges, mais fervent de la tradition, il émanait de sa forte personnalité, au bon sens jamais en défaut, une atmosphère réconfortante, que n'oublieront pas ceux qui ont eu le privilège de le connaître.

Sensible et généreux, les dernières années de sa vie ont été attristées et ébranlées par le cataclysme déchaîné sur le monde et les événements douloureux qui en ont été la conséquence.

Il s'est éteint paisiblement au milieu des siens et sa consolation a été de voir tous ses enfants de France et de Suisse réunis auprès de lui dans ses derniers instants.

A Madame Boillat et à toute sa famille vont nos sentiments de sincère et profonde sympathie.

W. B.

Joseph Erard

(1884-1941)

Le 8 juillet 1941, Joseph Erard s'est éteint à Berne, après une longue maladie chrétiennement supportée.

Vrai fils de la Montagne, à laquelle il était resté très attaché, Joseph Erard est né à Muriaux en 1884. Après avoir fréquenté

les écoles primaires et secondaires à Saignelégier, il travailla deux ans au bureau du Contrôle fédéral des matières précieuses au Noirmont. Le 1er novembre 1907, il entra comme employé provisoire au bureau des douanes de Bâle C. F. F. Son zèle et son esprit méthodique lui valurent de passer employé de 1re classe au 1er janvier 1914. En 1921, il fut appelé à la Direction générale des douanes à Berne.

Pendant son séjour à Bâle, le défunt trouva le temps de s'intéresser aux sciences comptables. Il fréquenta les cours de la société des commerçants et les cours universitaires du soir sur la science du bilan, l'économie politique et l'organisation commerciale.

C'est cette formation qui lui permit, lorsqu'il devint nécessaire d'adapter la comptabilité démodée et compliquée des douanes aux exigences justifiées de l'administration des finances, de soumettre à ses chefs un nouveau système de comptabilité clair et rationnel. Joseph Erard dut défendre avec la dernière énergie ses propositions de réorganisation, mais il eut la joie et la fierté de les voir adoptées dès le 1er mai 1923. Sa méthode de comptabilisation fonctionna sans accroc dès le début et une commission d'experts dut en reconnaître tout le mérite.

Le disparu ne se reposa cependant pas sur ses lauriers. Après une longue et minutieuse préparation, il conquit à Zurich en 1927, le diplôme fédéral de chef-comptable. Ses supérieurs surent apprécier ses compétences et le nommèrent chef de section.

Joseph Erard, qu'une constitution peu robuste empêchait de prendre part, comme il l'eût aimé, aux différentes manifestations de l'Emulation, laissera le souvenir d'un homme aimable, travailleur, consciencieux, ami du devoir et de l'ordre.

X.

Le colonel Edmond Probst

(1854-1941)

Edmond Probst a rendu son âme à Dieu, après l'avoir servi fidèlement sa vie durant, le dimanche des Rameaux, à l'âge de 87 ans.

Né à La Neuveville, il y fut élevé et y suivit les classes. Envoyé à Porrentruy par ses parents pour fréquenter l'Ecole cantonale, il dut rentrer prématurément à La Neuveville, pour aider sa famille durement frappée par un deuil, en se vouant à la profession d'imprimeur et de rédacteur. Epris de la notion du devoir et du sacrifice, il se sentit attiré, pendant son école de recrues,

par la carrière militaire. Il aimait servir et le fit en se vouant pendant dix ans à l'instruction du soldat. Il quitta sans trop de regrets la vie itinérante d'officier instructeur, quand, peu après son mariage, le Conseiller fédéral Schenk lui proposa d'entrer dans l'administration fédérale, en qualité de traducteur. Dès lors il installa définitivement ses pénates à Berne et y consacra un demi-siècle au service de la Confédération. Vite apprécié, grâce à ses qualités de grand travailleur, il devint bientôt le chef de la section fédérale des imprimés. Tout en s'acquittant avec une sérieuse conscience des devoirs de sa charge, tout en restant un époux et un père modèle, le cher colonel sut remplir de multiples fonctions dans la paroisse de St. Jean, et dans son quartier de Spitalacker, comme aussi dans une quantité de sociétés bernoises et romandes. Il était le fondateur, le vétéran et le membre d'honneur d'un bon nombre. Il compte en particulier parmi les « Emulateurs » de Berne les plus fidèles. Excellent bernois, il n'en restait pas moins attaché à la terre jurassienne où il avait grandi et il ne manquait jamais d'affirmer sa fidélité touchante à sa cité natale en entonnant avec une ardeur vibrante, à chaque soirée de la St. Martin, la chanson composée par Scholl en l'honneur de La Neuveville, ses habitants, son beau lac et son bon vin.

Tempérament rigoureux, d'une énergie débordante mais disciplinée, soutenu par un optimisme ardent et une santé tenace jusqu'à la vieillesse, caractère d'une sociabilité et d'une bienveillance rares, Edmond Probst a mérité et acquis la sympathie, l'estime et l'admiration de tous.

F. I.

L'abbé Constant Vallat

(1866-1941)

En la personne de M. l'abbé Vallat, sa famille a perdu un de ses membres dont elle avait le droit d'être fier, la paroisse de Alle — dont il était le pasteur depuis 40 ans — un prêtre des plus zélés, le décanat d'Ajoie — dont il était le vice-doyen — un confrère affectionné et un ami bien cher, le chant sacré du Jura, un de ses plus zélés propagandistes.

Né au Paradis (Bure), le 18 avril 1866, dans un foyer profondément chrétien, il donna dès son plus jeune âge des signes évidents de sa future vocation. En juillet 1893, après de fortes études à Vesoul, à Langres, à Fribourg et à Lucerne, il célébrait sa Première Messe à Bure. Vicaire à Delémont, il devint ensuite directeur de

l'Institut St-Charles, qui venait d'être créé à Porrentruy, et finalement, assuma la direction de la grande paroisse de Alle, car il avait une prédilection particulière pour la pastoration.

Tout en déployant un zèle ardent pour les âmes, il sut faire apprécier, autour de lui, la sublime beauté du chant religieux et fut nommé directeur des Céciliennes du Jura, fonction qu'il remplit avec compétence et dévouement durant plus de 37 ans, sans compter d'autres activités dans lesquelles il se dépensa sans compter. Ses nombreux mérites furent récompensés par la médaille « bene merenti » que lui décerna le Souverain Pontife.

Aimant l'Eglise, il devait aimer sa patrie, et dès janvier 1901, il était nommé aumônier du Régiment 9, fonctions dans lesquelles il sut s'attirer la sympathie de ses soldats et la confiance du général Guisan, alors commandant de notre régiment jurassien, avec lequel il garda jusqu'à sa mort, les meilleures relations.

Après une vie bien remplie, il s'envola, après être né au Paradis terrestre, vers le Paradis céleste, où il jouit de la récompense éternelle que Dieu accorde à ses bons serviteurs.

Gt.

Jean Guérin

(1897-1941)

M. Jean Guérin, propriétaire de l'Hôtel de la Gare, à Porrentruy, vient de disparaître prématurément à l'âge de 44 ans.

Travailleur et affable, M. Guérin, venu de Delémont où il tenait l'Hôtel Delémont, avait à cœur de faire apprécier l'établissement à la tête duquel il se trouvait, et où il s'était fait une clientèle fidèle et des amitiés solides.

Obligé de suspendre un certain temps son activité, il l'avait reprise, quand une rechute vint brusquement l'arracher à sa jeune famille. Son épouse, alors en traitement à Bâle, accourut, malgré son mal, juste pour lui fermer les yeux.

Il laissera le souvenir d'un excellent citoyen et d'un père de famille modèle.

Gt.

Ernest Brühlmann

(1879-1941)

La coutume de consacrer une notice aux membres de l'Emulation qui, trop tôt, nous ont quittés est fort louable, car elle donne l'occasion de rappeler les qualités de ceux qui sont partis pour un

monde meilleur. Certes, Ernest Brühlmann n'a joué qu'un rôle bien effacé dans notre société, mais il lui est resté attaché très fidèlement pendant de nombreuses années.

Porrentruy a vu naître cet employé de banque modèle en 1879. Admis à l'Ecole cantonale à l'âge réglementaire, il y suivit toutes les classes et il quitta cet établissement muni de son certificat de maturité. Il se proposait de continuer ses études à l'université, lorsque de fâcheuses circonstances de famille l'obligèrent à chercher une autre voie. E. Brühlmann fut donc admis en 1900 à la Banque populaire où, pendant 33 ans, il déploya une activité féconde et des qualités remarquables. Employé capable et très entendu, il rendit maints services à la banque qui l'avait accepté, et où il fut chef comptable et fondé de pouvoirs.

Admis à la retraite il y a une huitaine d'années, Ernest Brühlmann espérait pouvoir vivre quelques lustres dans un repos qu'il semblait avoir bien mérité. Hélas ! après avoir connu le deuil à deux reprises dans son foyer, il tomba lui-même gravement malade et fut conduit à l'Hôpital de l'Ile, à Berne, où la mort vint mettre fin à ses souffrances au début de mai 1941. Un bon citoyen et un excellent père de famille venait d'être ravi à l'affection des siens.

Qu'il repose en paix !

G. A.

Ali Groslimond

(1896-1940)

C'est à la fleur de l'âge, à quarante-quatre ans, que cet ami sincère du Jura décéda. Il est enseveli près de l'idyllique église de Chaindon. Reconvilier, son village natal, a perdu en lui un citoyen estimé ; aussi, les nombreuses sociétés qu'il avait aidées de ses conseils, soutenues de ses moyens et encouragées dans les heures difficiles, s'étaient-elles toutes retrouvées sur la tombe qui venait de s'ouvrir.

Les soucis et les préoccupations du notariat n'avaient point empêché notre ami de se vouer au culte des belles choses : arts, littérature, peinture et musique. Le chant avait sur lui une prise extraordinaire ; un vieil air du pays le mettait en émoi ; un beau dessin, une peinture, le ravissaient. La littérature et l'histoire n'étaient pas sa moindre passion : il fut président de la Section prévôtoise de l'Emulation jurassienne, président de la Société des Vieux Stelliens, membre de la Société suisse des bibliophiles. Partout, son activité a été vivement appréciée. C'est lui qui, en 1938, se mit à la tête des sociétés de Reconvilier, comme président du

Comité d'organisation de la Fête jurassienne de chant. Ses goûts littéraires et l'intérêt qu'éveillait en lui tout ce qui touche au passé de son coin natal lui avaient inspiré, à cette occasion, un Festspiel intitulé « Le Général Voirol » et que, de toute part, on voulut voir.

D'une nature robuste, Me Ali Groslimond s'était attelé avec toute sa vigueur physique et intellectuelle à une tâche écrasante. Sa santé dut certes en pâtir ; elle s'altéra graduellement, l'obligeant, malgré lui, à des ménagements. Puis vint la maladie sournoise qui terrassa l'homme en quelques semaines.

Deux natures fort différentes et d'apparence contradictoire animaient Ali Groslimond dans sa façon d'être ou d'agir. L'une accusait l'homme d'affaires, âpre au travail, dur à lui-même, exigeant pour ses collaborateurs, mais ponctuel, précis, volontaire. L'autre s'affirmait chez l'homme au repos, porté à la bienveillance, goûtant les agréments de la vie, mais passionné pour l'art et la culture de l'esprit. On est émerveillé devant les trésors du bibliophile et du collectionneur : tout y est classé, étiqueté, prêt à servir à la documentation de nombreux amis, qui viennent goûter l'agrément de sa compagnie. Il était reconnaissant surtout envers ceux qui avaient contribué à son instruction, et chaque fois que l'occasion s'en présentait, il offrait sa généreuse hospitalité à ses anciens professeurs.

La mort l'a fauché, cet homme d'action, en pleine sève, privant sa famille d'un guide précieux et son village d'une personnalité de valeur. Le sillon tracé par Ali Groslimond au champ de l'activité humaine est trop court, faute au destin ; mais il a été taillé en profondeur, et nombreux sont ceux qui, matériellement ou moralement, en recueillent les fruits. Ses amis garderont de lui le souvenir de sa grande bienveillance et la conviction, surtout, que sa belle et féconde activité a servi le pays qu'il aimait tant.

E. S.

Charles Broquet

(1871-1941)

C'est le 17 novembre 1941 que les amis du Dr Broquet et une foule imposante accompagnèrent sa dépouille mortelle au cimetière de notre ville, où il goûte maintenant d'un repos qu'il a bien mérité.

Le Dr Broquet, figure curieuse, originale, caractéristique, a disparu. Nous ne le voyons plus, à heures régulières, traverser les rues de notre ville de Delémont, de cette cité qu'il affectionnait

tant, et son salut, qu'il accompagnait d'un mot aimable, spirituel et courtois, nous manque vivement.

Le Dr Broquet était un ancien élève de l'Ecole cantonale. Il en avait gardé le souvenir le meilleur et le plus durable. Lorsqu'il était en verve, c'était inlassablement et sans crainte de se répéter, qu'il nous parlait de ses maîtres aimés qui lui avaient donné la formation nécessaire pour se faire un chemin honorable dans la vie. Leurs noms, ainsi que ceux de Robert Caze, d'Elzingre, de Dupasquier et de tant d'autres revenaient continuellement dans sa bouche, et le goût intense qu'il avait de la lecture, c'est certainement à l'Ecole cantonale qu'il l'avait acquis. Il affectionnait particulièrement les œuvres littéraires et scientifiques, et la métaphysique et la philosophie lui procuraient des joies à nulle autre pareilles.

Après ses examens de maturité en 1892, il fit des études poussées de médecine, et après avoir été assistant chez le Prof. Kocher, il fut praticien à l'Institut Pasteur à Paris. Je pense que c'est en maniant le scalpel qu'il a conçu la vanité des choses de ce monde et qu'une pointe de scepticisme dormait en lui, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir un grand cœur et de s'occuper avec le plus grand dévouement de tout ce qui touche aux choses sociales et d'utilité publique. Nous ne relaterons pas toute sa vie de labeur et de dévouement, les initiatives qu'il a provoquées, les œuvres de bienfaisance ou d'intérêt public qu'il a dirigées ou soutenues. Nous nous contenterons de relever que le Dr Broquet se donnait entièrement, ne ménageant ni son temps, ni ses conseils, payant toujours de sa personne et apportant partout la consolation, la confiance et l'espoir.

Estimé partout, à la disposition de chacun, il ne disait jamais non lorsqu'on faisait appel à lui pour un comité d'œuvre sociale ou autre. Ce n'était pas l'intérêt qui le poussait, mais seulement le désir inné qu'il avait de faire du bien, d'être avec ses semblables, de provoquer des discussions, de résoudre des «petites questions», en un mot, de vivre.

Et voilà. La mort du Dr Broquet nous a peinés profondément. Certes, si nous avions pu supposer que son départ serait si rapide et prématuré, nous aurions profité encore davantage de son contact et de sa compagnie. Mais c'est ainsi, on remet toujours à demain. Demain est toujours là, et le moment fatal arrive, et c'est trop tard. Mais nous conservons du Dr Broquet un souvenir intense et sa figure caractéristique de bourgeois delémontain est toujours devant nous pour nous encourager et nous réconforter.

Dr G. R.

Léon Hennemann

(1884-1941)

C'est avec une douloureuse surprise que les amis et condisciples de Léon Hennemann apprenaient son décès le 3 septembre 1941.

Ce fut dans notre vieux Collège que nous rencontrâmes pour la première fois ce camarade appliqué et sérieux, dont la famille habitait depuis fort longtemps Fontenais. En 1904 et 1905, nous nous retrouvâmes à l'Université de Berne, où il prépara avec beaucoup de conscience son examen de maître secondaire, encouragé dans la carrière pédagogique par ses maîtres du gymnase, dont il avait su gagner l'estime et l'amitié. Etudiant studieux de la Faculté des lettres, Léon Hennemann appréciait les belles pages de notre littérature et nous le revoyons encore, dans notre pension de la Schwanzeneckstrasse, cherchant à nous communiquer son enthousiasme en nous déclamant les vers chers à notre bon maître César :

« Les plus désespérés sont les chants les plus beaux
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots. »

Pendant vingt ans, Léon Hennemann eut l'occasion de mettre en valeur ses réelles qualités pédagogiques à l'Ecole secondaire de Vendlincourt où il donna à la cause de l'enseignement le meilleur de lui-même. Il chercha à inculquer à ses élèves la fidélité au devoir et les notions du beau et du bien... Mais hélas, quelques écoles secondaires eurent à faire face à des difficultés financières trop lourdes et la commune de Vendlincourt dut se résoudre à fermer la sienne. Ce fut la fin de la carrière pédagogique de Léon Hennemann. Il ne resta toutefois pas oisif et continua son activité utile et bienfaisante dans les sociétés locales : organiste entendu et dévoué pendant 31 ans, directeur averti de la Chorale pendant 28 ans, il se dépensa sans compter : c'était dans sa nature d'être altruiste.

Léon Hennemann n'est plus ! Ceux qui l'ont connu se souviendront toujours de cet excellent citoyen, ses camarades et amis de jeunesse n'oublieront pas ce camarade aimable et modeste, loyal et dévoué, ses élèves garderont un souvenir reconnaissant de celui qui avait voulu faire d'eux des hommes de cœur et d'honneur.

Qu'il repose en paix !

Dr E. J.

Willi Nicolet

L'arrêt brutal dans l'activité semble être le destin que la fatalité réserve à la plupart des maîtres de l'Ecole cantonale de Porrentruy. Après les Zobrist, les César, les Vauclair, les Reuter, les Favrot, les Hoffmann, les Chapuis, la série noire compte aujourd'hui une victime de plus : Willi Nicolet, robuste comme un chêne, frappé le 20 avril 1942, dans la force même de l'âge. Son départ si inattendu nous apparut comme un coup de tonnerre en plein midi dans un ciel bleu.

Willi Nicolet descendait d'une ancienne famille d'horlogers de la Sagne et naquit le 19 décembre 1901 à Feuerthalen, dans le canton de Zurich, où il fit ses classes primaires et secondaires. Il fréquenta ensuite l'Ecole cantonale de Schaffhouse qu'il quitta en 1920, porteur du certificat de maturité scientifique.

De 1920 à 1924, il continua ses études à la section d'architecture et de peinture à l'Ecole polytechnique fédérale, à l'Ecole supérieure des Beaux-Arts à Paris, à Munich et à Rome. Il se familiarisa avec les procédés modernes des peintures allemande, française et italienne. C'est là le secret de sa maîtrise dans la technique, de son étonnante facilité dans le travail. Munich l'enchanta ; Florence et Rome l'enthousiasmèrent. Ce fut, toutefois, le séjour de Paris qui détermina son orientation future. Malgré sa première éducation alémanique, Willi Nicolet, comme peintre, se rattache en effet, à l'école française contemporaine, dont il subit diverses influences, surtout celle de Cézanne.

Le 27 septembre 1924, il reçut le diplôme zuricois de maître de dessin. Quelques jours plus tard, le 1er octobre, il inaugurait ses fonctions à l'Ecole normale de Porrentruy, en qualité de professeur de dessin, de gymnastique et d'allemand. Lors de l'arrivée en notre ville de M. Tschoumy, en 1929, il abandonna les cours de culture physique. En 1938, la collaboration plus accentuée de nos deux écoles supérieures du Jura lui permit enfin de donner toute sa mesure, en se consacrant entièrement au dessin.

Willi Nicolet est né pédagogue et artiste à la fois. En classe, il était aussi bien l'un que l'autre ; c'est là la raison des résultats remarquables obtenus. Ce peintre de valeur était un modeste ; il ne dédaignait pas de mettre son talent, sa technique, sa flamme à la disposition de la gent écolière. Il ne négligeait rien pour rendre ses cours plus vivants, plus attrayants. Il évitait toute parole, tout geste qui eût pu provoquer le découragement. Il possédait un don merveilleux de graduer les difficultés au cours de la scolarité ou dans la même classe suivant les capacités individuelles. Il respectait l'initiative personnelle, la favorisait, la suscitait.

Willi Nicolet ne limita pas son activité à l'enseignement: la peinture lui prit ses meilleurs loisirs. Il y travailla avec acharnement et s'exerça dans tous les genres. Il fit des natures mortes, des intérieurs, des portraits, mais il affectionna surtout le paysage. Les hautes terres jurassiennes eurent toujours un attrait irrésistible pour cet enfant des montagnes neuchâteloises, et c'est sur l'un de nos plateaux, au Clos du Doubs, où il peignait une ferme isolée, qu'il rendit le dernier soupir. Il fut, en outre, très sensible au charme de notre belle Ajoie, vraie antichambre de la « douce » France, et à la poésie des vieilles pierres de notre cité. Ce qui frappe dans ses toiles, c'est le goût sûr, classique, dans le choix des sujets et dans l'exécution, l'harmonie des formes et des couleurs, la sobriété, la précision, l'âme qu'il sait donner à chacun de ses tableaux.

Avec Willi Nicolet disparaît une forte personnalité, une nature riche et complexe, plongeant solidement ses racines dans le passé, mais toujours en évolution, éprise de nouveauté, tourmentée par le souci constant de se perfectionner. Ses exquises qualités de cœur et d'esprit l'ont fait apprécier de tous ceux qui l'ont approché. Le trait dominant de son caractère était une grande bonté, une douceur presque angélique, ce qui rendait son commerce extrêmement agréable. A tous, collègues, élèves, amis, il laisse le meilleur des souvenirs.

F. W.

Jules Dubail

(1846-1940)

Les émulateurs de notre marche jurassienne ont le privilège de compter dans leurs rangs des hommes qui, bien que Français d'origine et restés attachés à leur patrie par les fibres profondes de leur cœur, se sont pris d'affection pour le petit pays qui les a vus naître et qui abrite leurs travaux et leurs efforts. Ces Français du Jura forment un trait d'union naturel entre leurs compatriotes et nous. Jules Dubail fut l'un des meilleurs et des plus représentatifs d'entre eux et il laissera un souvenir vivant à tous ceux qui eurent le bonheur de l'approcher et d'apprécier ses hautes qualités de cœur et d'esprit.

Né à Porrentruy le 17 juillet 1846, il était le second d'une famille de 6 enfants. Il gardait un vif souvenir de ses années d'enfance et d'école dans sa ville natale, dont il aimait à rappeler les habitants disparus et les anciennes coutumes.

Revenu d'un apprentissage de commerce à Paris, il fonda avec l'un de ses frères, un comptoir d'horlogerie qui devint bientôt sous son impulsion, l'une des plus importantes fabriques de son temps, l'une de celles qui contribuèrent à porter à l'étranger le renom de l'industrie suisse.

S'étant retiré de cette affaire en 1899, Jules Dubail se remit à l'œuvre. Ses efforts aboutirent à la fondation, à Delle, d'une fabrique de décolletages qui, après des débuts modestes, est devenue l'une des plus florissantes du Territoire. Mais ce ne fut pas sans vicissitudes et sans de multiples difficultés qui, toutes, furent surmontées par la volonté, la persévérance, les qualités de droiture et de conscience du « patron », que ce résultat fut atteint.

Dans cette vie laborieuse et mouvementée, les inquiétudes, les espoirs déçus, les angoisses, se mêlèrent souvent aux joies de la réussite. La route fut parsemée d'épines plus que de roses, qui menait de l'Ecole cantonale de Porrentruy à la soirée triomphale où, à Delle, André Tardieu épingla la croix de la Légion d'honneur sur la poitrine du vaillant lutteur, qui avait voulu, pour cette occasion, être entouré de tous ses collaborateurs et de tous les ouvriers de son usine.

Comme industriel, Jules Dubail se donnait tout entier à la prospérité et au bon renom de sa maison. Il voulait que l'on perfectionnât de plus en plus l'outillage, que l'on fît toujours mieux et toujours meilleur. Il montra jusque dans ses dernières années un esprit étonnamment ouvert à ce qu'il y avait de plus neuf et de plus moderne dans les méthodes de fabrication et de vente.

L'une des récompenses de cette carrière toute de droiture et de travail fut le respect affectueux, la vénération dont il était entouré de la part de ses collaborateurs et de ses ouvriers. C'est qu'il avait montré toujours pour son personnel la plus bienveillante sollicitude. A l'usine de Delle, il construisit des maisons ouvrières, il introduisit la Caisse de secours, l'assistance médicale, les allocations familiales, la retraite des vieux. Sa bonhomie, sa simplicité dans ses rapports avec les ouvriers témoignaient de son désir de faire tout ce qui dépendait de lui, pour réaliser l'union des classes et la fraternité entre les hommes.

Jules Dubail avait un cœur noble et généreux. Pendant 35 ans, la Société française de bienfaisance de sa ville natale l'eut à sa tête comme président. Comme tel, il fut chargé, pendant la guerre de 1914, de distribuer les secours aux familles des mobilisés. Pendant cette difficile période, il se dépensa sans compter au service de ses compatriotes.

L'une des profondes affections de sa vie fut celle de sa famille, Il était touchant de l'entendre parler avec respect de son père,

avec une tendresse filiale de sa mère, femme d'un grand savoir-faire et d'une grande bonté. Il associa ses frères à ses principales entreprises. Les deuils et les épreuves ne lui furent pas épargnés. Mais il restait jeune en s'intéressant aux jeunes. Vers la fin de sa vie, son grand âge ne l'isola pas complètement, car il était entouré de l'affection de ses filles, de ses gendres, de ses petits-enfants et arrière-petits-enfants et il la leur rendait bien.

Jules Dubail aimait notre petit pays, il jouissait de ses beautés naturelles. Il était un membre fidèle de l'Emulation. Le patois, qu'il connaissait bien, n'avait pas de secret pour lui et réjouissait son sens de l'humour. Il s'intéressait activement à la vie municipale, au développement des services publics. Il fut le principal fondateur de l'Ecole d'horlogerie.

Français de cœur, il était resté profondément attaché à son pays. L'amour de sa patrie eut le meilleur de sa pensée et de sa vie. Pendant la guerre de 1914, il prit une part intime aux alternatives d'inquiétude et d'espoir de ses compatriotes. La victoire fut une de ses grandes joies. Mais les joies de ce monde ne durent pas. Les revers subis par la France en juin 1940 attristèrent les derniers mois de sa vie et l'inclinèrent vers la tombe. Nous l'avons vu assister au passage des premiers internés. C'était le soir. Son visage avait pris une expression de gravité et de tristesse indicibles. Des larmes silencieuses coulaient sur ses joues amaigries.

Ses convictions chrétiennes étaient sincères et solides. Il y puisa la sérénité et la patience édifiantes qui marquèrent la fin de sa vie. Il s'éteignit le 16 décembre 1940, dans l'espoir de recevoir dans l'au delà, au milieu de ses chers disparus, sa récompense éternelle.

On se souviendra longtemps à Porrentruy de ce grand vieillard si digne, au regard direct, que l'on comparait involontairement au « Maréchal » et dont le caractère droit et loyal, la vie de probité et de travail, inspiraient à tous la vénération et le respect.

Dr G.

Armand Benoit

(1867-1938)

Le 29 septembre 1938, est décédé à Courtelary, M. Armand Benoit, Receveur de district, qui fut un fidèle membre de la Société Jurassienne d'Emulation, aux assemblées générales de laquelle, on aimait toujours le rencontrer.

Né en 1867, à Romont sur Bienne, son village d'origine, M. Benoit a fréquenté les écoles de Péry. Sa scolarité terminée, il fit un apprentissage d'horloger, métier qu'il pratiqua pendant quelques années. En 1891, M. Benoit était nommé buraliste postal de Péry, en même temps que secrétaire municipal de ce village. C'est en 1903, que le Conseil-Exécutif du canton de Berne l'appela aux fonctions importantes de Receveur de district, à Courtelary, fonctions qu'il occupa avec conscience et exactitude jusqu'à sa mort. Si M. Benoit sut être un serviteur dévoué de l'Etat de Berne, dans les fonctions difficiles et délicates qui lui avaient été confiées, il témoigna aussi, dans l'exécution de son mandat, d'une grande compréhension dont de nombreux citoyens lui furent toujours reconnaissants. Car, sous des abords un peu rudes, M. Benoit savait faire preuve de jugement et de discernement.

En dehors de ses occupations professionnelles, M. Benoit se consacra également à la vie publique, du chef-lieu. Membre puis Président de la Commission d'école, Conseiller municipal et Adjoint-maire, Membre de plusieurs commissions communales, il fit bénéficier son village d'adoption de la grande expérience qu'il avait acquise au cours d'une longue période administrative. L'Orphelinat du district de Courtelary, dont M. Benoit fut membre, puis Président de la Direction, a contracté également une grande dette de reconnaissance à son égard, car cette Institution, plus que toute autre, put compter sur son dévouement.

Le souvenir de M. Benoit reste vivant à Courtelary et dans le district, tout entier, comme au sein de la Société Jurassienne d'Emulation.

J.

Franz Steiner

(1870-1941)

Franz Steiner était né le 26 mai 1870 à Liesberg, où il suivit les classes primaires. Puis il vint à Delémont, fréquenta le Progymnase, obtint son brevet d'instituteur à l'Ecole normale de Porrentruy. Il poursuivit ses études à l'Université de Bâle et au Conservatoire de cette même ville. Franz Steiner commença son activité pédagogique à l'Ecole primaire de Bassecourt; par la suite, il fut nommé à Grellingue, puis à l'Ecole secondaire de Laufon. C'est en 1901 qu'il vint à Delémont, où il fut maître d'allemand au Progymnase jusqu'en 1929. Il enseigna également à l'Ecole de commerce et de 1917 à 1938 à l'Ecole normale des institutrices.

Maître sévère mais consciencieux, aimant sa profession, Fr. Steiner s'occupa avec dévouement et compétence de l'éducation de la jeunesse. Mais là ne devait pas se borner son activité, car à côté de l'enseignement, il s'acquit une solide réputation comme compositeur. Il fut le directeur avisé de nombreuses sociétés qui lui doivent les lauriers qu'elles ont conquis. En 1909, il fut l'un des auteurs de la musique du Festspiel du Tir cantonal bernois. Les compositions de Franz Steiner sont aimées et appréciées, car elles sentent le terroir ; il excellait dans le chant religieux et profane. Sa dernière composition « Hymne à la paix », en 1920, a connu un succès considérable.

La Société cantonale de chant — dont il fut un membre apprécié du comité — bénéficia largement des conseils et des compétences de ce membre dévoué. Franz Steiner se rattachait au parti radical, dont il fut toujours un membre fidèle et zélé

Franz Steiner était une figure aimée à Delémont. Appréciant l'école, il se dépensa aussi sans compter pour les sociétés artistiques. Avenant, il aimait à rendre service et tous ceux qui connurent Franz Steiner, ses amis, ses élèves, en particulier, garderont de lui un souvenir ému.

Qu'il repose en paix ! R.